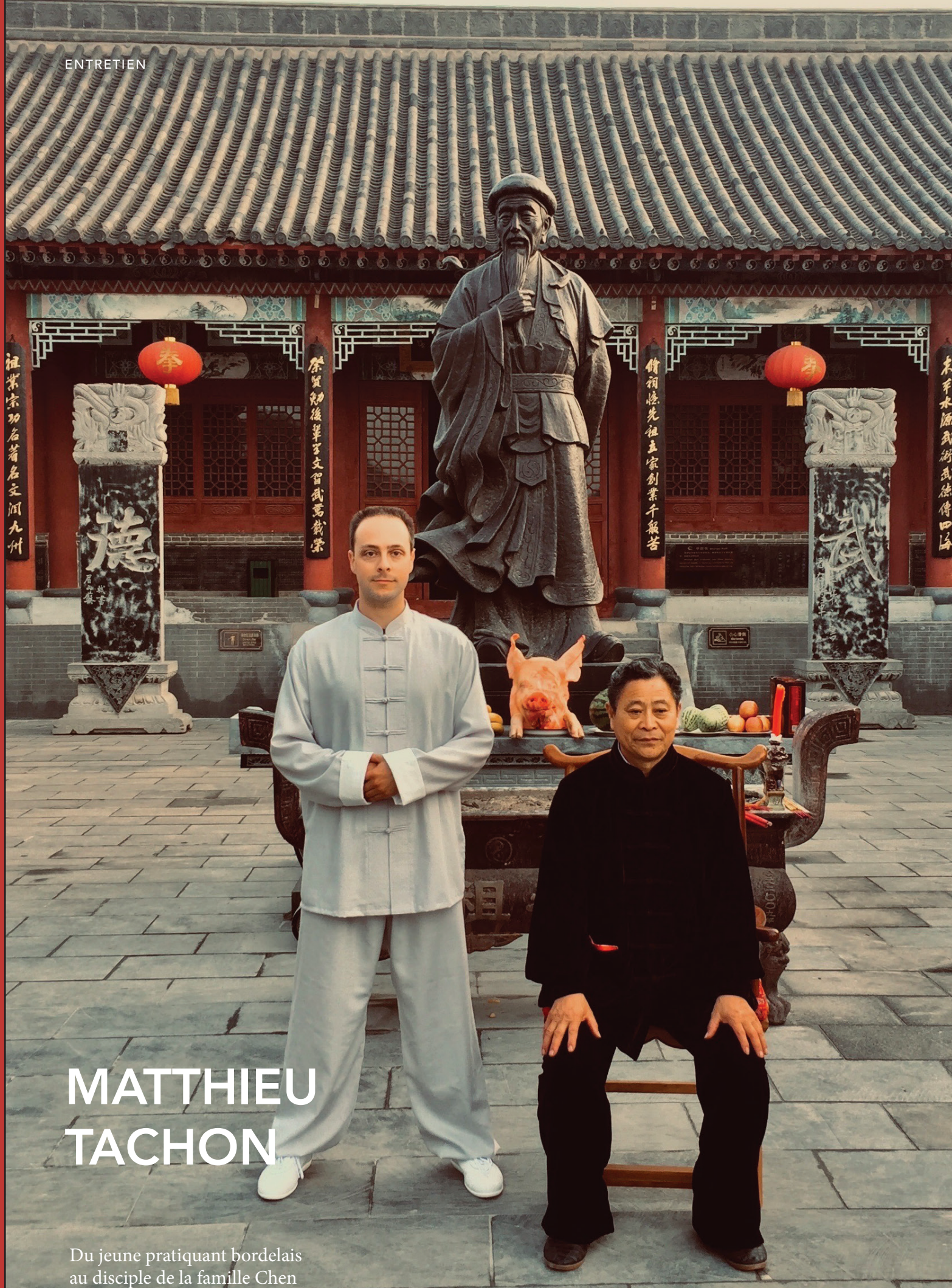


ENTRETIEN

MATTHIEU TACHON

Du jeune pratiquant bordelais
au disciple de la famille Chen



UNE VOCATION NÉE À L'ÂGE DE HUIT ANS

Vous pratiquez les arts martiaux chinois depuis l'âge de huit ans. Comment un enfant de cet âge rencontre-t-il cet univers dans la région bordelaise ?

Dès l'âge de six ans, je regardais beaucoup de films d'arts martiaux. Tout me fascinait : le Japon, les ninjas, les moines de Shaolin... J'essayais ensuite de reproduire seul les mouvements que j'avais vus. Je m'étais même inventé une petite routine de bâton inspirée de ces films.

C'est donc d'abord par le cinéma et par l'imaginaire que les arts martiaux sont entrés dans ma vie.

Qui était le maître chinois qui vous a initié, et dans quelles circonstances êtes-vous devenu son élève ?

J'étais élève à l'institution Notre-Dame, rue du Palais-Gallien à Bordeaux. Lorsque j'étais en primaire, l'école a proposé pendant deux ans des cours d'escrime occidentale. Celui qui allait devenir mon maître venait, assez curieusement, y enseigner cette discipline.

Pendant les cours, je maniais parfois le fleuret comme un sabre et je me chamaillais avec les autres enfants. Il a rapidement perçu ma passion. Un jour, après plusieurs séances, il m'a dit : « Toi, je vois que tu aimes les arts martiaux. Tu es fait pour cela. Je pourrais t'enseigner. » J'en ai parlé à mes parents, qui ont accepté.

Il s'appelait Lin Suxi. Sa famille, originaire de Wenzhou, dans la province du Zhejiang, avait quitté la Chine après les événements de la place Tian'anmen pour développer une activité commerciale dans la région parisienne. Lui s'était installé à Bordeaux afin d'y nouer des relations professionnelles. Il pratiquait également la médecine chinoise, mais sa grande passion restait les arts martiaux, qu'il enseignait à quelques connaissances.

C'est ainsi que je me suis retrouvé, à huit ans, à suivre ses entraînements dans un garage bordelais.

Quels souvenirs conservez-vous de vos premières leçons ? Était-ce déjà un enseignement différent de celui que l'on trouve habituellement dans un club ?

Mes premières leçons étaient à la fois extraordinaires et très exigeantes. Je pressentais que cet enseignement était différent de celui d'un club ordinaire. Pendant plusieurs mois, après un échauffement soutenu fait de course et de pompes, ma seule posture autorisée fut celle du cavalier.

Je restais immobile aussi longtemps que possible, tandis que les élèves plus avancés exécutaient des mouvements autour de moi. Je les observais avec une immense envie. Ce spectacle me montrait ce que je pourrais peut-être accomplir un jour, mais il m'apprenait surtout la rigueur et la patience.

Je ne voulais pas décevoir mon maître. Comme il enseignait gratuitement, je m'étais persuadé qu'au moindre relâchement il pouvait me dire : « Tu m'as déçu, tout s'arrête. » Il ne l'avait jamais formulé ainsi : cette crainte existait uniquement dans ma tête. Elle me poussait pourtant à tenir le plus longtemps possible.

J'arrivais au cours avec tout l'imaginaire des films de kung-fu. Mais, dans ce garage, mon apprentissage commençait par ne presque rien faire : rester en position du cavalier, tenir et regarder.

À cet âge, aviez-vous conscience de recevoir un enseignement traditionnel, ou l'avez-vous compris bien plus tard ?

Je ne connaissais pas encore le mot « traditionnel », mais j'avais immédiatement compris que je recevais l'enseignement tel que je l'avais imaginé. Pour moi, c'était cela, les arts martiaux. Tout autre apprentissage m'aurait presque semblé anormal.

Après plusieurs semaines, alors que je gagnais en endurance, mon maître m'a enfin autorisé à faire des mouvements de bras : lancer un coup de poing, dessiner un cercle avec la même main, puis frapper avec l'autre. Ce geste pourtant simple a provoqué quelque chose de très fort en moi.

Peu à peu, j'ai appris un mouvement, puis un autre, et enfin des taolu. Il n'y avait pas, comme dans certains clubs, de confrontation immédiate entre les élèves. Nous apprenions d'abord les formes. Les sauts et les coups de pied hauts sont venus plus tard. La pratique devenait progressivement moins statique et le plaisir grandissait avec elle. Les bras me donnaient l'impression de faire quelque chose de presque surhumain. J'étais heureux et je donnais tout ce que j'avais.

Avec le recul, je vivais dans une sorte de flou merveilleux : je regardais des films, je me faisais mon propre film et, en même temps, j'étais réellement dans un enseignement de kung-fu. J'étais totalement absorbé.

Votre apprentissage associait le combat, la méditation, la philosophie et les arts du Tao. Comment ces différentes dimensions vous étaient-elles enseignées lorsque vous étiez encore enfant ?

Tout cela est venu progressivement. Durant les premières années, l'enseignement était avant tout corporel : nous apprenions les taolu et nous faisons beaucoup d'étirements. Avec le temps, la respiration a pris une place croissante dans ces exercices. Ces moments sont devenus de plus en plus calmes, jusqu'à se transformer peu à peu en une véritable pratique méditative.

Il en a été de même pour le combat. Je n'ai pas participé à un combat libre avant ma troisième année. Auparavant, nous faisons de nombreux exercices de durcissement des avant-bras et des tibias. Nous nous frappons aussi, de manière contrôlée, le thorax ou le dos afin d'habituer progressivement le corps au contact.

Puis le combat libre souple a été introduit. Nous étions encore des enfants et nous n'avions aucune protection. Cela exigeait de l'intelligence et de la maîtrise : on pouvait frapper plus franchement dans une cuisse ou une zone charnue, mais seulement effleurer le visage ou donner une gifle contrôlée.

La philosophie, elle aussi, nous était d'abord transmise par petites touches. Une phrase prononcée au bon moment, ou une situation vécue dans le travail à deux, suffisait à nous faire ressentir un principe

de souplesse, de complémentarité ou de rigueur. Lorsque nous étions enfants, mon maître parlait peu. Mais ses paroles avaient d'autant plus de force. Nous attendions toujours la phrase du cours suivant, parce qu'elle pouvait éclairer soudainement tout ce que nous venions de vivre.

Vers ma cinquième année de pratique, il a commencé à préparer le thé après l'entraînement. Le rituel était très précis. Assis en tailleur, nous ne bougions pas et nous le regardions faire. Il nous tendait ensuite une tasse et nous transmettait progressivement la connaissance des terroirs, de la préparation et de la dégustation. Le thé prolongeait ainsi l'entraînement d'une autre manière : par le calme, l'observation et l'attention au geste.

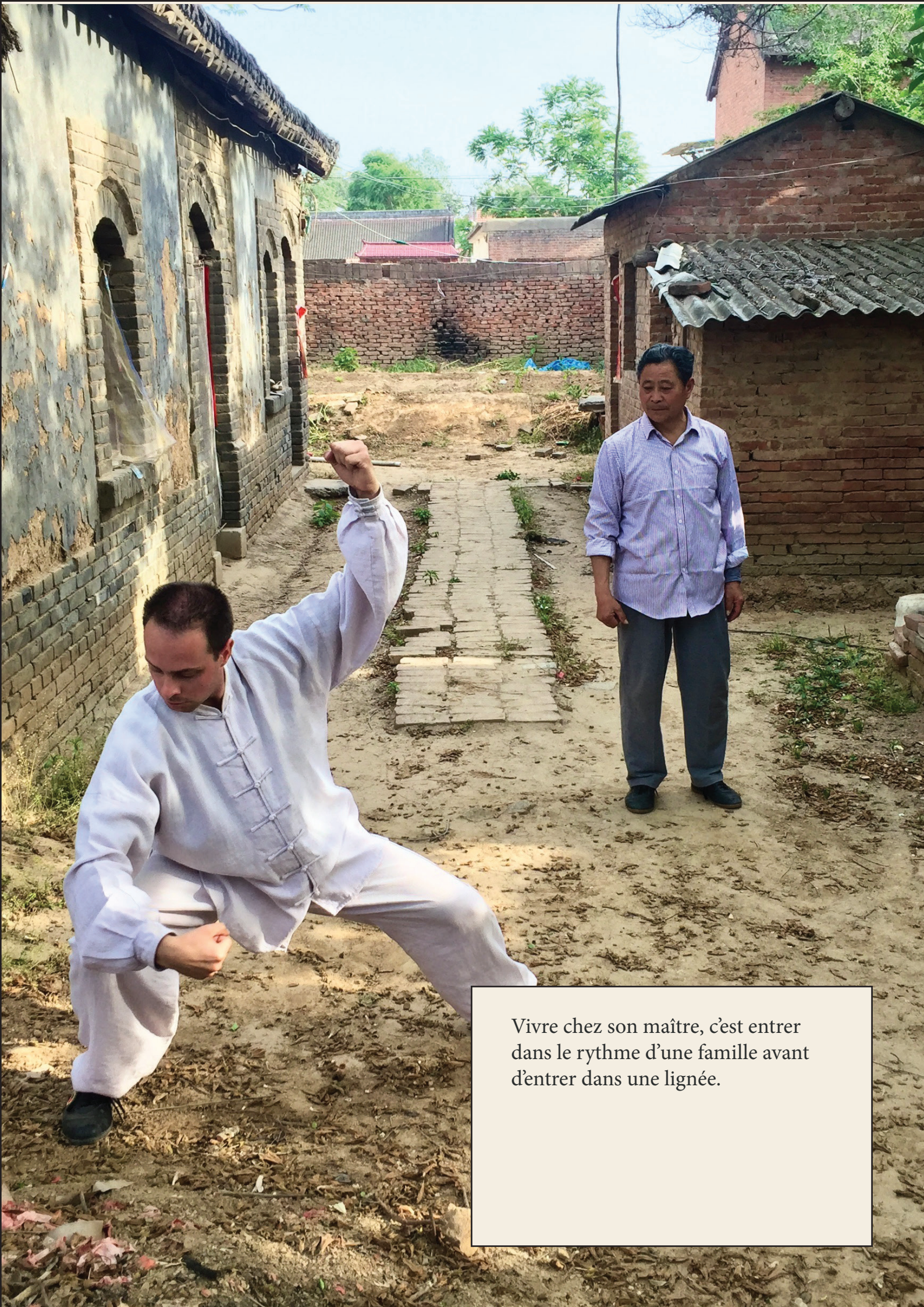
À partir de quatorze ou quinze ans, l'étude est devenue plus explicite. Nous lisions des textes, nous devions y réfléchir et donner notre avis, puis notre maître nous livrait son interprétation.

Nous avons commencé par le confucianisme, qui constitue une base essentielle de la culture chinoise : le respect des anciens, la volonté de progresser et le désir de devenir meilleur par la pratique et par l'étude.

Nous avons ensuite abordé le bouddhisme chan, que mon maître avait notamment étudié auprès du moine Shi Degen et de Yang Guiwu. Vers quinze, seize ou dix-sept ans, nous avons lu des textes tels que le Sutra du Diamant et le Sutra de la Compassion.

Le taoïsme occupait également une place dans son parcours, notamment à travers ses échanges dans le sud de la Chine. Son enseignement sur ce sujet était plus général, mais nous avons tout de même étudié le Tao Te King, le Zhuangzi et le Liezi.

En grandissant, notre relation à l'enseignement a changé. Mon maître maîtrisait de mieux en mieux le français et pouvait lire dans cette langue. À quinze ou seize ans, nous avons donc commencé à avoir avec lui des discussions beaucoup plus approfondies. Ce qui avait d'abord été transmis par une posture, un geste ou une seule phrase pouvait enfin être nommé, interrogé et discuté.



Vivre chez son maître, c'est entrer
dans le rythme d'une famille avant
d'entrer dans une lignée.

DEUX VOIES D'APPRENTISSAGE

À quinze ans, vous avez rejoint le club de kung-fu de maître Tran à Bordeaux, tout en poursuivant votre pratique personnelle. Que recherchiez-vous dans cet enseignement en club ?

Depuis l'âge de huit ans, je pratiquais les arts martiaux sans avoir de camarades avec qui partager cette passion. À quinze ans, j'ai donc cherché un club où je pourrais m'entraîner avec des jeunes de mon âge. Deux amis et moi nous sommes inscrits chez maître Tran.

Son enseignement me convenait sur le plan physique. J'ai compris plus tard que son club proposait alors l'un des entraînements les plus exigeants de Bordeaux. J'y trouvais ce que j'étais venu chercher : l'intensité, la dureté, la stratégie du combat et, surtout, la possibilité de pratiquer avec d'autres.

Mais cela restait un enseignement de club, beaucoup moins posé et moins profond que celui de mon premier maître. La dimension philosophique me manquait. J'étais également gêné par la fascination que maître Tran exerçait sur certains élèves et par la façon dont cette admiration était entretenue. Quelques hauts gradés me semblaient presque aveuglés par cette relation. Cela contrastait fortement avec la discrétion de mon premier maître, dont je percevais pourtant la puissance et les qualités physiques comme supérieures.

Comment articuliez-vous l'apprentissage collectif auprès de maître Tran et l'enseignement plus traditionnel que vous receviez par ailleurs ?

Pour moi, les cours de maître Tran relevaient davantage d'un sport martial. En parallèle, je continuais à chercher auprès de mon premier maître un savoir touchant à toutes les dimensions des arts martiaux.

Je tenais les deux enseignements séparés. Au club, je

dissimulais même ce que j'apprenais par ailleurs. En combat libre, par exemple, je m'efforçais de ne pas employer de techniques qui ne venaient pas de maître Tran.

J'étais si discret qu'il m'a appelé Adrien dès le premier jour. Je ne l'ai pas corrigé. Dans la philosophie transmise par mon premier maître, je me suis simplement dit : « Tu ne m'as même pas demandé comment je m'appelle. Si tu as envie de m'appeler Adrien, si c'est ainsi que tu me vois, pourquoi te contredire ? »

Pendant des années, je les ai donc laissés m'appeler Adrien. Lorsque j'ai fini par leur annoncer que je m'appelais en réalité Matthieu, ils l'ont assez mal pris.

Ces deux approches se complétaient-elles ou vous plaçaient-elles parfois face à des contradictions ?

Non, elles ne se complétaient pas vraiment, même si l'entraînement proposé par maître Tran était de qualité.

C'était un très bon combattant, qui avait beaucoup travaillé, en grande partie par lui-même. Il était allé chercher en Chine une pratique plus profonde. Il avait notamment rencontré maître Li Jianyu, lié au Yiquan, Feng Zhiqiang à Pékin et Wang Xuanjie, qui pratiquait le Dachengquan. Avec Jean-Luc Lesueur, il avait également fait venir maître Li Jianyu en France.

Mais le regard que m'avait donné mon premier maître me faisait percevoir une limite. Maître Tran recevait un enseignement, puis y ajoutait très rapidement sa propre interprétation, parfois avant d'en avoir exploré toute la profondeur. À mes yeux, il n'acceptait pas suffisamment de se plier à ce qui lui était transmis.

Plus le temps passait, plus je trouvais des choses à redire sur le plan martial. L'entraînement physique demeurait valable, mais je le considérais de plus en plus comme un sport de combat plutôt que comme l'enseignement complet que je recherchais.

Le départ de maître Tran, après huit années de pratique à ses côtés, a-t-il marqué une rupture ou un tournant dans votre parcours ?

Oui. Son départ a été brutal. J'ai eu le sentiment qu'il partait un peu comme un voleur, sans avoir véritablement préparé ses élèves, à l'exception peut-être de quelques gradés très proches de lui.

J'étais alors sur le point d'obtenir la ceinture noire. J'avais accompli tout le programme et passé le combat final. Mais, déçu par les conditions de son départ et par certains aspects de son enseignement, j'ai refusé la ceinture. Je me suis arrêté à la ceinture rouge avec barrette.

Mes amis des premières années avaient eux aussi abandonné la pratique. Une période se terminait. Je suis alors passé à autre chose.

RETOURNER À LA SOURCE

Vos voyages en Chine vous ont conduit à rechercher ce que vous appelez « la source du Taiji quan ». Que représentait cette source pour vous ?

En 2005, mon premier maître était retourné vivre en Chine depuis un peu plus d'un an et maître Tran avait lui aussi quitté son club. Le moment était venu pour moi de découvrir la Chine.

J'ai commencé par Shaolin, qui occupait une place importante dans ma lignée. Je me suis rendu au Sanhuangzhai et au petit temple de Sanhuangmiao, associé à l'école Xinyiba. J'y ai rencontré Shi Deqian, dans l'ancien temple, avant la rénovation du complexe. Nous avons pu discuter grâce à celle qui était alors ma compagne et qui est devenue ma femme. Son niveau était manifeste, mais, humainement, quelque chose ne passait pas.

Je suis ensuite allé à Wudangshan, où j'ai rencontré

Zhong Yunlong. Là encore, malgré sa réputation, les mouvements que je voyais ne correspondaient pas pleinement à ce que je recherchais.

Le voyage s'est poursuivi de manière plus touristique, notamment par Xi'an et l'armée de terre cuite. Il ne restait plus qu'un week-end avant notre départ lorsque j'ai insisté pour visiter un dernier endroit : Chenjiagou.

J'étais pourtant partagé. Le Taiji quan que j'avais vu jusque-là ne ressemblait pas à ce que mon premier maître m'avait enseigné ni à ce qu'il m'avait raconté de ce village. Il avait séjourné à Chenjiagou, m'avait parlé de son histoire martiale unique et m'avait fait étudier certains textes de la famille Chen. Malgré mes réserves, je me suis dit : « Il reste un week-end. Allons-y. »

C'est ainsi que je suis arrivé à Chenjiagou.

Comment avez-vous rencontré maître Chen Lifa ? Pouvez-vous nous raconter votre première rencontre et votre première séance avec lui ?

Le trajet depuis Zhengzhou n'avait rien à voir avec celui que l'on ferait aujourd'hui. Après une première partie sur des routes normales, il fallait encore rouler une demi-heure sur une piste de terre. Il pleuvait à torrents. La route était inondée, la voiture glissait dans la boue et s'enlisait. Nous avons fini par atteindre le village tant bien que mal.

Chenjiagou était alors très pauvre. Ses bâtiments austères donnaient presque l'impression d'un village délabré. Nous avons visité le temple et le complexe consacré à Chen Wangting, puis nous avons mangé. Comme la pluie continuait et qu'il semblait n'y avoir plus grand-chose à voir, j'ai proposé de repartir.

La voiture roulait lentement lorsqu'à travers l'entrebâillement d'une cour, j'ai aperçu un visage. C'était celui de Chen Lifa. Son regard m'a immédiatement arrêté. J'ai dit au père de ma femme : « Attends. Cet homme a un regard extraordinaire. Qu'est-ce que cette maison ? Arrêtons-nous. »

La demeure abritait un petit musée lié à l'histoire de la famille Chen et au passage de Yang Luchan. Chen



La transmission passe par les paroles,
mais aussi par le silence, la présence
et l'exemple.

Lifa nous a guidés à travers les différentes cours. Tout au long de la visite, j'observais ses gestes et je répétais à ma compagne : « C'est obligé, cet homme pratique. Il a quelque chose. »

J'ai fini par lui demander s'il pratiquait le Taiji quan. Il m'a répondu avec modestie : « Oui, un peu. Ici, tout le monde pratique. » Je lui ai alors demandé de me montrer.

J'ai eu le réflexe de prendre mon caméscope — je possède encore cette vidéo. Dès qu'il s'est placé, j'ai compris que ce que j'allais voir était différent. Il a commencé l'ouverture, les mains montant puis re-descendant. Avant même qu'elles ne soient arrivées à mi-chemin, j'ai soufflé à ma compagne : « Lui, il a la force. »

Par « force », je parle du jin unifié dans le corps. Chen Lifa a poursuivi le taolu avec une puissance, une densité et des liaisons corporelles que je n'avais jamais vues. Ses fali, son regard, la façon dont tout son corps participait au moindre geste : tout me saisissait.

À la fin, je lui ai dit : « Je n'ai jamais vu une telle puissance ni de telles connexions dans le corps. Qui êtes-vous ? Comment est-ce possible ? » Il a simplement répondu : « Je suis un tout petit pratiquant. Ici, nous pratiquons tous. »

Nous l'avons invité à déjeuner. Je lui ai parlé de mon premier maître, de ma pratique et des textes de la famille Chen que nous avions étudiés. Je lui ai expliqué que tout ce que j'avais lu sans parvenir à le reconnaître chez d'autres pratiquants devenait soudain visible dans ses mouvements. Fidèle à sa modestie, il a répondu que chacun avait sa manière de pratiquer et qu'il n'était lui-même qu'un petit pratiquant.

Mon voyage touchait à sa fin. Je lui ai demandé s'il accepterait de m'enseigner si je revenais. Il a voulu me voir exécuter quelques mouvements, puis a simplement dit : « Bu cuo » — ce n'est pas mal, cela convient.

Il m'a proposé de le rappeler quelques mois avant mon retour afin que nous organisions les choses.

Durant l'année suivante, ma belle-famille m'a proposé de me mettre en relation avec des maîtres beaucoup plus connus. Je n'en voulais pas. Je ne souhaitais pas davantage loger dans un hôtel destiné aux Occiden-

taux. Chen Lifa avait accepté de me recevoir chez lui : c'était auprès de lui et dans sa maison que je voulais apprendre.

Un an après notre rencontre, je suis donc revenu à Chenjiagou pour trois mois. Maître Chen et son épouse m'ont accueilli dans leur maison, où vivaient ou passaient régulièrement leurs enfants et petits-enfants.

La première nuit, je n'ai presque pas dormi. Il faisait une chaleur humide étouffante. Mon lit était une planche de bois recouverte d'une natte en bambou. Le village restait animé toute la nuit par les bruits du travail et de la vie quotidienne. Je me demandais : « Mais quand dorment-ils ? »

Dès le lendemain matin, malgré la fatigue de cette première nuit, l'enseignement a commencé.

Maître Chen m'a demandé de m'échauffer, puis il m'a montré très lentement une fraction du premier mouvement de Jin Gang Dao Dui. Les angles et les connexions du corps rendaient cette courte séquence extrêmement difficile. Je l'ai répétée pendant deux heures. Lorsqu'il a estimé que je pouvais continuer, il m'a montré la fraction suivante.

J'ai consacré la journée entière à la moitié de ce premier mouvement. Nous nous levions vers 5 h 45 et pratiquions jusqu'au petit déjeuner, vers 8 h 30. Après un court repos, l'entraînement reprenait jusqu'à midi, puis de nouveau après la sieste et jusqu'au soir.

Il ne me disait jamais : « Maintenant, pratique ». Il attendait simplement que je vienne lui montrer le mouvement enseigné. Si ce n'était pas correct, un geste suffisait : « Non, continue. » Lorsque le mouvement lui convenait, il m'en montrait la suite.

Il pouvait répéter un geste plus de dix fois si je ne parvenais pas à le saisir. Sa patience était incroyable. Mais la qualité et l'intensité de ma pratique déterminaient seules les portes qu'il acceptait d'ouvrir. Toute cette première année s'est déroulée ainsi.

Qu'avez-vous reconnu dans son enseignement qui vous a convaincu que vous aviez trouvé ce que vous cherchiez ?

Je retrouvais la trame de l'enseignement chinois reçu de mon premier maître, mais sous une forme encore plus radicale. Je ne parlais pas chinois et maître Chen ne proposait aucune explication pédagogique au sens occidental du terme. Il montrait un mouvement ; je devais le reproduire et le répéter jusqu'à ce qu'il le juge correct.

Lorsque j'y parvenais, son visage changeait. Il était tellement heureux de son art et de pouvoir le transmettre qu'il entrait soudain dans une tout autre intensité. Il me demandait de l'attaquer et me faisait sentir l'application martiale du mouvement, ce que l'on appelle le kung-fu contenu dans la technique.

Malgré mon expérience du combat, ces démonstrations me faisaient peur. Sa densité, ses connexions corporelles et son explosivité étaient telles que je pensais : « Il va me broyer. »

L'échange n'était pas réciproque. Il ne m'attaquait pas pour me laisser essayer maladroitement la technique sur lui. C'était lui qui l'appliquait afin de me faire sentir, directement dans mon corps, son intensité et sa force. Là, je n'étais plus devant une théorie ni une belle forme : je touchais à la réalité martiale que je cherchais.

Maître Chen Lifa vous a-t-il accepté immédiatement, ou avez-vous dû gagner progressivement sa confiance ?

Les deux. Il m'a immédiatement accepté comme simple élève et m'a ouvert sa maison. Mais la confiance qui donne accès à un enseignement plus profond devait se gagner jour après jour.

Il ne m'a jamais imposé de tarif. Lorsque je lui ai demandé ce que je devais lui verser pour son enseignement et mon hébergement, il m'a répondu : « Je ne refuse pas l'argent, mais je n'en demande pas. Donne ce que tu peux et ce que tu juges juste. » Certains de ses élèves, qui n'avaient pas d'argent, lui apportaient simplement un sac de riz. Depuis vingt ans, j'ai toujours donné à maître Chen ce que je pouvais et ce qui me paraissait juste.

Il m'avait accueilli, mais il m'observait. Si je n'avais pratiqué qu'une heure par jour, il m'aurait probablement souri et dit que c'était bien, sans pour autant m'inviter à revenir l'année suivante.

J'ai gagné sa confiance par le travail : en pratiquant autant que mon corps me le permettait, mais aussi en participant à la vie quotidienne. Je rapportais le maïs, cueillais les cacahuètes, poussais des brouettes dans le village ou aidais à l'arrosage. La relation s'est construite ainsi, progressivement, par les actes d'avantage que par les paroles.

Vous êtes présenté comme son seul disciple non chinois. Dans les faits, qu'est-ce que cette position particulière a changé dans votre apprentissage et dans votre relation avec sa famille ?

Au début, cela ne changeait presque rien pour moi. J'étais venu apprendre et cette situation me paraissait naturelle. Pour maître Chen, en revanche, le fait de transmettre son savoir à un Occidental a suscité des réticences dans le village.

D'après ce que j'ai compris par la suite, certaines de ces tensions étaient liées aux lignées, à la manière de raconter leur histoire et aux zones dans lesquelles différents maîtres avaient développé leur enseignement international. Des figures importantes de Chenjiagou sont venues demander à mon maître de ne pas m'enseigner. Il leur a simplement répondu : « J'enseigne à qui je veux. »

Je percevais aussi les discussions et les regards d'autres habitants. Pour être accepté, je suis resté poli avec tous et j'ai essayé de faire de mon mieux. Maître Chen m'emmenait dans différentes familles et me demandait parfois d'y exécuter un taolu. Les gens semblaient agréablement surpris par mes mouvements. Peu à peu, j'ai trouvé ma place auprès des différents clans du village.

Avec mon maître, la confiance s'est installée plus directement. Il a vu que je pratiquais sans compter et que mon engagement était sincère. Tant que je maintenais cette pratique et cette attitude, il n'avait pas de raison de revenir sur sa décision.



Les rites n'étaient pas un spectacle.
Ils étaient simples, solennels
et profondément vécus.

Au fil des années, j'ai pratiqué avec ses enfants et ses petits-enfants. Ils ont appris à me connaître et m'ont toujours très bien accueilli. J'ai ensuite reçu maître Chen et son épouse en France. Il savait que je n'avais pas un grand club et que les accueillir représentait pour moi un effort important, accompli de bon cœur.

Les liens se sont donc approfondis lentement, par la pratique, le travail partagé, l'hospitalité et la fidélité. Je n'étais plus seulement un élève étranger venu apprendre : j'entrais progressivement dans l'histoire et dans la vie de sa famille.

APPRENDRE AU SEIN DE LA FAMILLE DU MAÎTRE

Lors de vos séjours en Chine, vous vivez au sein du cercle familial de maître Chen et participez aux tâches quotidiennes. Pouvez-vous nous décrire une journée ordinaire auprès de lui ?

Vivre chez mon maître signifiait d'abord vivre exactement comme sa famille. Je mangeais la même chose qu'eux, et cette nourriture très répétitive a constitué une véritable épreuve psychologique.

Le matin, nous avions généralement un bol d'eau chaude épaissie avec de la farine, accompagné de mantou, de soja, de tofu ou de concombre. Le soir, nous mangions pratiquement la même chose. À midi, l'épouse de mon maître préparait des pâtes fraîches, le plus souvent avec des tomates et un peu de viande hachée. Les produits étaient frais et de bonne qualité ; je mangeais à ma faim et je n'ai pas maigri. Mais pendant trois mois, alors que je pratiquais au moins six heures par jour, le manque de variété devenait très difficile à supporter. Malgré cela, je tenais.

La vie matérielle était tout aussi rude. Il n'y avait ni salle de bain ni véritable confort. Je faisais ma toilette dans une bassine et, une fois par semaine, j'allais prendre un bain complet dans un établissement commun du village. J'étais constamment trempé de sueur, mes vêtements ne séchaient pas et je lavais mon linge

à la main. C'était une vie qui, par certains aspects, aurait pu être celle du village un ou deux siècles plus tôt.

Après les longues heures d'entraînement, nous sortions parfois nous promener le soir, lorsque l'air devenait plus frais. Maître Chen m'emmenait rencontrer ses amis et d'autres pratiquants : des représentants de différentes lignées du Xiaojia, du Huleijia — le « style éclair » — ou encore du Dajia. Il s'agissait de pratiquants inscrits dans la vie du village, loin des écoles destinées au tourisme martial ou à l'enseignement de masse.

Maître Chen voyait que je pratiquais autant que mon corps me le permettait. Cela le touchait. Il m'apportait régulièrement à boire et veillait avec beaucoup de gentillesse à mon état. La vie était dure, mais je me sentais profondément accompagné.

Qu'apprend-on en partageant le quotidien d'un maître que l'on ne pourrait pas apprendre durant un cours, même intensif ?

On peut d'abord l'observer toute la journée : sa façon de marcher, de se déplacer ou de saisir le moindre objet. À cette époque, maître Chen ne cessait jamais vraiment de pratiquer. Même assis sur une chaise, il effectuait de petites rotations du dantian ou faisait circuler le chansijin jusque dans ses mains.

Lorsqu'il s'allongeait pour la sieste, il parcourait mentalement tout le trajet de la force dans le taolu. Couché, les yeux fermés, il reproduisait intérieurement les mouvements et les rotations du dantian qu'il aurait effectués debout. Sa pratique ne se limitait donc jamais à une séance : elle habitait chacun de ses gestes et chacun de ses moments de repos.

Vivre avec lui permettait aussi une transmission que les arts martiaux chinois décrivent comme allant « du cœur au cœur », du xin au xin. Une résonance se créait progressivement entre le maître et l'élève. Je prenais un immense plaisir à apprendre et je sentais qu'il éprouvait le même plaisir à transmettre. Cette joie partagée approfondissait naturellement notre lien.

Il y avait bien sûr les corrections : sentir la force dans son corps, puis dans le mien ; ajuster une position

au millimètre ; travailler le contact dans le tuishou ; éprouver le kung-fu contenu dans une phase de combat. Une telle proximité avec un pratiquant de ce niveau ne peut pas être remplacée par un cours collectif.

Mais l'apprentissage dépassait encore la pratique martiale. J'accompagnais la famille lors des rites rendus aux ancêtres, notamment devant les tombes ou les stèles de Chen Bu, de Chen Wangting, ainsi que devant celles du père et du grand-père de mon maître.

Pour nous, le Taiji quan peut être un sport, un art martial ou un art de vivre. Pour les habitants de Chenjiagou, il est aussi un héritage familial indissociable des ancêtres qui l'ont créé. Les mouvements que nous voyons leur appartiennent symboliquement : ils prolongent la présence de ceux qui ne sont plus là.

Ces rites n'avaient rien d'un spectacle folklorique. Il n'y avait ni télévision locale, ni costumes colorés, ni mise en scène. Un matin, la famille se levait, se rendait seule devant les stèles, récitait des textes et brûlait de l'encens. Ces moments étaient simples, solennels et très puissants.

Même avec l'enseignement de mon premier maître, je n'avais pas mesuré l'importance de cette relation aux ancêtres. Le film *Dadao Taiji* l'a d'ailleurs très bien restituée : il montre autant les hommages et l'encens que la pratique elle-même. Au village, ce n'est pas du folklore. C'est la vie.

Quels gestes, comportements ou habitudes de votre maître vous ont le plus enseigné, en dehors de la pratique martiale proprement dite ?

Maître Chen est quelqu'un de très vif. Dans la vie sociale comme dans son taolu, il peut être parfaitement calme, puis faire surgir soudainement quelque chose d'explosif. Cette vivacité traverse sa parole, ses gestes et sa manière d'être. Elle lui confère une autorité naturelle assez singulière.

Sa façon de marcher m'a également beaucoup marqué. Lorsqu'il se promène dans le village, il porte son attention sur chaque pas. Le placement particulier de son bassin et sa manière de lever les pieds lui per-

mettent de travailler le jin en marchant. Là encore, la pratique se poursuit dans un geste quotidien.

Il entretient de la même manière les rotations du dantian et la circulation du chansijin lorsqu'il est assis ou allongé.

Enfin, il pratique beaucoup la calligraphie. Elle lui permet d'éprouver, dans une autre situation, son intention, sa structure et la force qui traverse son corps.

À la fin de mon premier séjour, en 2006, il m'a offert deux calligraphies. Lorsque je les ai montrées au père de ma femme, celui-ci a eu du mal à croire qu'elles étaient de lui. Maître Chen n'avait pourtant pas reçu de formation artistique académique. Son niveau venait de sa pratique : le Taiji quan avait nourri sa calligraphie comme la calligraphie nourrissait son art martial.

Pouvez-vous évoquer une correction qu'il vous a répétée pendant des années et dont vous n'avez compris la profondeur que beaucoup plus tard ?

Il corrigeait constamment mes angles, notamment celui de quarante-cinq degrés : dans le placement du pas, mais surtout dans la rotation des bras par rapport au tronc et dans l'orientation des membres. Ces angles sont essentiels à la circulation du chansijin.

Dès le premier jour, je voyais ce qu'il fallait faire. Grâce à mon expérience et à mes études d'ostéopathe, je pouvais analyser le mouvement sur le plan biomécanique. Le problème n'était pas de comprendre avec les yeux ou avec l'intellect : mon corps n'était tout simplement pas encore capable de l'accomplir.

Il fallait pratiquer jusqu'à ce que le corps se transforme. Personne ne peut reproduire immédiatement un geste fondé sur de telles connexions. Il doit mûrir au plus profond du corps et devenir une capacité psychomotrice réelle.

Pendant des années, maître Chen a donc affiné mes angles en les reliant à la sensation du chansijin et du jin remontant depuis le sol. Ce travail constitue l'une des signatures de sa pratique. On reconnaît ses mouvements à la précision de ces orientations, que très peu de pratiquants parviennent à reproduire.



Dans la calligraphie chinoise, le trait peut être plein ou vide, lent ou rapide ; il doit être habité par l'intention. L'analogie avec le Taiji quan est très profonde.

Y a-t-il eu un moment particulièrement difficile où vous avez douté de votre capacité à poursuivre cette voie ?

Non. Tout était difficile, mais rien ne m'a jamais donné envie d'abandonner. L'enseignement de mon premier maître était déjà exigeant, tout comme les entraînements chez maître Tran à leur meilleure époque. L'effort physique ne m'était donc pas étranger.

La nourriture répétitive et l'absence de confort étaient éprouvantes mentalement, mais elles ne pesaient rien face à la qualité et à la rareté de ce que je recevais. La balance était vite faite : je ne pouvais pas mettre sur le même plan les difficultés quotidiennes et le caractère précieux de cet enseignement.

Avec l'âge, mon regard a cependant changé. J'ai aujourd'hui quarante-trois ans et, lors de mon dernier séjour, je me suis demandé si je serais encore capable de recommencer ce que j'avais accompli autrefois. Je ne le crois pas. Pratiquer ainsi en juillet, août et septembre, avec plus de quarante degrés le jour, des nuits au-dessus de trente degrés et une humidité proche de quatre-vingts pour cent, demandait une énergie et un courage considérables.

Je mesure aujourd'hui la dureté de cette expérience. Mais, à l'époque, elle ne pouvait pas m'arrêter.

Pour être accepté dans ce cercle familial, avez-vous dû vous défaire de certaines habitudes ou manières de penser occidentales ?

Il fallait se défaire de presque tout ce que l'on croyait savoir. Pour un Occidental, le rapport à la Chine est difficile parce que beaucoup de nos représentations sont inexactes, simplifiées ou complètement fausses. Il faut accepter une manière de penser parfois très éloignée de la nôtre.

Cette distance était encore plus forte auprès de maître Chen. Il avait très peu voyagé hors de son village et n'avait pratiquement aucun contact avec le monde occidental. Il aurait pu vivre en 2005 comme en 1900 ou même au XIX^e siècle : ses repères fondamentaux auraient été les mêmes.

C'était un homme droit et respectueux, mais aussi un patriarche doté d'une autorité naturelle. Il ne faisait aucune concession au fait que je sois occidental. Sans la préparation reçue de mon premier maître — la connaissance de la mentalité chinoise, de la philosophie et des textes classiques — je n'aurais probablement pas pu rester auprès de lui.

Les autres maîtres et amis du village lui répétaient : « Il ne reviendra pas. Pour lui, ce n'est qu'une mode, une passade ou un sport. C'est trop difficile. » Maître Chen ne leur répondait pas, mais il nous a confié plus tard, à ma femme et à moi, qu'il sentait dans son cœur que je reviendrais.

Et je suis toujours là.

Avec lui, le doute a donc disparu assez vite. Une confiance intuitive s'était installée entre nous. Il m'a fallu davantage de temps pour convaincre les autres habitants et pratiquants du village. Ce sont la constance, le retour année après année et la fidélité à ma pratique qui ont fini par répondre à leurs interrogations.

L'ENTRÉE DANS LA LIGNÉE

En 2008, votre nom a été inscrit dans le registre généalogique du Taiji quan Xiaojia. Que représente une telle inscription dans la tradition de la famille Chen ?

Cette inscription s'inscrivait dans la préparation des commémorations consacrées à Chen Xin. La branche Xiaojia avait entrepris de mettre à jour et de rendre de nouveau visibles ses registres généalogiques, les jiapu.

Après la Révolution culturelle, la branche issue de Chen Fake à Pékin avait assuré l'essentiel de la diffusion du Taiji quan hors du village et à l'étranger. Les autres lignées de Chenjiagou étaient devenues beaucoup moins visibles. La réédition des registres permettait de faire réapparaître leur histoire et leur continuité.

Maître Chen m'a fait l'honneur d'y inscrire mon nom avant même que j'accomplisse officiellement la cérémonie du disciple, qui n'a eu lieu qu'en 2011. J'ai compris ce geste comme une manière de me dire : « Le jour où tu souhaiteras faire cette demande, je t'accepterai. » C'était une reconnaissance très forte de ma pratique et de ma fidélité.

Cette inscription supposait également l'acceptation des autres anciens associés à la généalogie. À ma connaissance, j'étais alors le seul Occidental inscrit dans ce registre du Xiaojia. J'en ai éprouvé beaucoup de joie et de fierté.

Dans la tradition chinoise, inscrire un nom dans un registre généalogique n'est pas anodin. L'écrit est destiné à fixer une filiation dans la durée, presque « pour l'éternité ». Les exemplaires sont conservés par les institutions culturelles locales et par le musée du Taiji quan de Chenjiagou. Cette conservation donne au registre un poids historique qui dépasse celui d'un simple certificat remis à un élève.

Comment avez-vous personnellement vécu ce moment ? Était-ce une reconnaissance de votre parcours ou le commencement d'une responsabilité nouvelle ?

Les deux. Personne n'était obligé de m'informer de la préparation de ces registres ni de m'y faire figurer. J'ai donc compris cette décision comme un immense honneur.

Elle confirmait le lien profond qui s'était créé avec mon maître, mais aussi un lien plus large avec le village, ses anciens et ses autres lignées. Il ne s'agissait plus seulement d'une relation personnelle entre un maître et son élève : mon nom entrait dans une histoire culturelle, familiale et traditionnelle.

Cette reconnaissance renforçait ma volonté de ne pas les décevoir. Elle me donnait la responsabilité de parler du village avec justesse et de ne pas répéter des récits inexacts. Depuis la France, lorsque j'entendais des affirmations erronées sur l'histoire ou la généalogie de Chenjiagou, je ressentais désormais le devoir de les rectifier.

Les anciens me l'ont fait comprendre par la suite : « Toi, tu connais l'histoire du village. Tu as vu comment les choses se passent. Toi, tu sais. » Cette confiance était un honneur, mais elle créait également une responsabilité.

En 2011, vous avez accompli la cérémonie du Baishi Yishi. Pourriez-vous décrire cette cérémonie et ce que vous avez ressenti en vous agenouillant devant votre maître ?

Je souhaitais que mes parents soient présents. Depuis mon enfance, ils avaient toujours soutenu ma pratique ; sans leur accord, je n'aurais jamais pu suivre ce chemin. En 2011, je me suis marié en France et nous avons organisé notre voyage de noces en Chine avec mes parents et ma marraine. J'ai demandé à maître Chen si nous pouvions profiter de ce voyage pour accomplir la cérémonie. Il a accepté.

Je m'attendais à un moment intime dans la cour de sa maison, entouré de nos deux familles. J'ai alors découvert combien cette cérémonie comptait également pour lui. Il avait invité de nombreux représentants du village : des membres de différentes lignées du Xiaojia, des descendants de figures importantes de la famille Chen et des personnalités locales qui m'avaient vu pratiquer et revenir année après année.

La cérémonie avait donc pris une ampleur que je n'avais pas imaginée. J'éprouvais une immense joie, beaucoup de gratitude et le sentiment de recevoir un grand honneur.

Lorsque je me suis agenouillé devant mon maître et que j'ai terminé les trois prosternations, il n'a pas attendu une seconde. Il m'a immédiatement saisi la main et le bras pour m'aider à me relever.

Ce geste m'a profondément marqué. Il disait à la fois : « Tu t'inclines devant ton maître par respect » et « ton maître n'est ni un être supérieur ni un gourou ». Il était aussi l'homme qui me relevait. Il ne restait pas assis à savourer ma prosternation : ce rite n'avait de sens que parce qu'il créait un lien et l'engageait, lui aussi, à m'aider à avancer.

Mes parents auraient pu être troublés de me voir me prosterner devant quelqu'un. Mais ils ont immédia-

tement perçu l'humanité de maître Chen et la réciprocité de ce geste. La cérémonie fut profondément solennelle et chargée d'émotion.

Vous vous êtes alors engagé à étudier, enseigner et transmettre cet art dans le respect de la famille Chen. Quelle est la portée réelle d'un tel engagement ? Peut-on encore revenir en arrière après cette cérémonie ?

Je me suis engagé à respecter mon maître et sa famille, à honorer l'enseignement reçu et, si je décidais de le transmettre, à le faire fidèlement. La cérémonie n'impose pas d'enseigner toute sa vie. Elle oblige en revanche à ne pas dénaturer volontairement ce que l'on présente comme l'enseignement de la lignée.

Dans les faits, chacun reste libre de revenir en arrière. Certains disciples cessent de pratiquer, n'enseignent plus ou transmettent autre chose. D'autres ne donnent simplement plus de nouvelles à leur maître après quelques années.

Mais si l'on veut préserver le lien de cœur créé par la cérémonie, alors on ne peut pas véritablement revenir en arrière. Il faut continuer à faire vivre la relation, retourner voir son maître et rester fidèle à l'esprit de l'engagement. Pour celui qui cherche à demeurer droit envers sa propre parole, ce lien possède quelque chose d'indéfectible.

Maître Chen s'est, de son côté, engagé à vous transmettre le savoir de sa famille. Comment cette promesse s'est-elle concrétisée dans son enseignement ?

En apparence, rien n'a changé : depuis le début, son enseignement était honnête et sans retenue. La cérémonie n'a pas soudainement ouvert un programme secret.

Elle a cependant renforcé notre lien et cette transmission « du cœur au cœur », de l'esprit à l'esprit. Une complicité plus profonde s'est installée entre le maître et l'élève. La promesse ne s'est donc pas concrétisée par une rupture dans son enseignement, mais par l'approfondissement d'une confiance qui existait déjà.

Que signifie aujourd'hui pour vous être un représentant de la douzième génération du Taiji quan de la famille Chen ?

Présenté au grand public, un titre de génération ne signifie presque plus rien. Beaucoup de personnes peuvent aujourd'hui obtenir une reconnaissance formelle en s'adressant à des maîtres plus ou moins complaisants. Dire que l'on appartient à telle génération ne permet donc pas, à lui seul, de comprendre la valeur d'un parcours.

Ce qui compte pour moi n'est pas le titre inscrit sur un papier, mais ce que j'ai vécu au village : le temps passé dans la maison de mon maître, la confiance reçue, l'accès à la vie familiale et aux récits internes de Chenjiagou. Cette expérience ne peut pas se résumer en quelques mots sur une affiche.

Être représentant de la douzième génération signifie porter seul le souvenir d'une relation et d'une expérience que mon maître, sa famille et les habitants qui m'ont vu vivre au village peuvent réellement comprendre. Le titre est visible ; l'essentiel, lui, demeure invisible.

UNE PHILOSOPHIE VÉCUE

Votre formation comprend le bouddhisme chan, le taoïsme et le confucianisme. Comment ces trois traditions éclairent-elles différemment votre pratique du Taiji quan ?

Le confucianisme m'a aidé à comprendre les rites de Chenjiagou, ma place auprès de mon maître et, plus largement, mon rapport à la société chinoise. Il donne un cadre à la relation : le respect des anciens, la fidélité, la responsabilité et la volonté de se transformer par l'étude et par la pratique.

Le bouddhisme chan m'a surtout appris à ne pas m'arrêter aux oppositions apparentes ni aux raisonnements trop rigides. Le travail méditatif, notamment



Une complicité plus profonde s'est installée entre le maître et l'élève.



autour des gongan, m'a fait percevoir que les phénomènes sont moins séparés que nous ne l'imaginons. Il ouvre ainsi à une compréhension plus profonde de l'interdépendance et de la non-dualité.

Dans le Taiji quan, cela m'aide à relier les différentes formes du corps, les mouvements et les principes au lieu de les opposer. Cette ouverture évite de transformer les grands concepts de l'art en catégories rigides.

Le taoïsme prolonge cette recherche de complémentarité, mais il invite aussi à percevoir les résonances entre des éléments apparemment éloignés. Il conduit vers le ziran, le naturel. Dans la pratique, atteindre le naturel ne signifie pas supprimer toutes les règles : cela consiste à les intégrer si profondément que l'on peut ensuite les dépasser sans perdre la cohérence de l'art.

La lenteur, par exemple, n'est pas une finalité. Un mouvement peut paraître moins relâché, moins fangsong, tout en demeurant juste si le chansijin, la mobilité, la fluidité et le relâchement profond sont présents. Il faut dépasser la compréhension immédiate des principes pour découvrir la liberté qu'ils rendent possible.

À mesure que l'on avance, on comprend qu'aucun mouvement extérieur n'appartient exclusivement au Taiji quan. N'importe quel geste peut en relever s'il est porté par les connexions, les intentions et les qualités corporelles qui donnent sa cohérence à l'art.

Le taoïsme possède enfin un versant plus directement énergétique : le travail du dantian, la circulation du qi et la petite circulation, que j'avais étudiée auprès de mon premier maître. Ce travail n'est pas l'objet principal du style Chen tel que je l'ai reçu. Mais lorsque je

pratique le taolu de façon plus douce, avec une intention moins tournée vers le combat, je peux y intégrer ces éléments énergétiques.

Ces trois traditions ne sont donc pas pour moi des connaissances ajoutées de l'extérieur à la pratique. Elles façonnent ma manière de comprendre le geste, la relation au maître et la liberté à laquelle le travail peut conduire.

Ces textes restent-ils pour vous des objets d'étude, ou influencent-ils concrètement vos choix et votre manière de vivre ?

Ils restent des objets d'étude. J'y reviens régulièrement et je continue à les approfondir. Mais, après toutes ces années, ils ont aussi profondément transformé ma manière de penser.

Ils m'ont apporté davantage de modération et, j'espère, une forme de sagesse. Ils m'ont surtout appris à moins opposer les choses, à créer des liens et à percevoir des analogies et des résonances entre les différents arts et les différentes manières de vivre que je pratique.

Parmi les textes ou principes qui vous ont été transmis, lequel vous accompagne le plus souvent dans la vie quotidienne ?

Le texte auquel je reviens le plus souvent est le *Zhuangzi*. Il est d'une grande profondeur, mais aussi très vivant, humain et parfois espiègle.

L'existence historique de Zhuangzi est attestée plus sûrement que celle de Laozi, figure traditionnelle-

ment associée au *Daodejing*, dont le texte aurait été compilé au fil du temps. Le *Zhuangzi* possède ainsi une présence très concrète. Son humour peut d'abord sembler absurde ou insensé, mais il nous invite à dépasser la réflexion intellectuelle pour découvrir un sens qui ne passe plus seulement par la pensée.

On y trouve déjà la saveur de ce que deviendront les gongan du bouddhisme chan : ces phrases énigmatiques sur lesquelles on médite pour franchir les limites du raisonnement ordinaire.

Lorsque le bouddhisme venu d'Inde a rencontré la pensée chinoise, cet esprit a contribué à l'émergence du bouddhisme chan. Pour moi, le *Zhuangzi* est donc à la fois un texte essentiel et un texte-pivot de la philosophie chinoise. C'est celui qui relie le mieux les différentes traditions que j'ai étudiées.

Vous pratiquez également le Gong Fu Cha depuis plus de quinze ans. Qu'est-ce que l'art du thé vous apprend sur l'attention, le geste et la relation à l'autre ?

Préparer le thé exige d'abord une intention, le *yi*. Dès que l'intention se relâche, on perd le fil, le geste devient moins précis et le thé est tout simplement moins bon.

Cette intention soutient chaque mouvement du Gong Fu Cha. Elle apporte de la fluidité et de la précision et permet de préparer le thé avec une attention véritable.

On peut boire le thé seul et en faire un moment d'introspection. Mais lorsqu'on le prépare pour d'autres, on entre dans la relation sociale telle que le confucianisme peut l'enseigner. C'est un moment de partage, de convivialité et de légèreté. Les invités entrent progressivement en résonance avec celui qui prépare. Face à un hôte calme, précis et attentif, on ne peut pas conserver une attitude désinvolte ou agitée. Les convives s'accordent naturellement au rythme et à la qualité de présence de l'hôte. Une harmonie se crée. On peut ensuite parler et échanger, mais dans une atmosphère de calme et de sérénité.

Existe-t-il, selon vous, un lien profond entre préparer le thé, méditer et pratiquer une forme de Taiji quan ?

Dans la civilisation chinoise, les arts se répondent par analogie et par résonance. Le maître-mot de la pratique du thé est l'harmonie — *he* en chinois, qui porte également l'idée d'être ensemble ou d'agir de concert.

On retrouve exactement ce principe dans le Taiji quan. Les différents éléments travaillés séparément doivent finir par se fondre en une pratique harmonieuse. Lorsque cette unité est atteinte, le travail ne se montre plus. Il devient *ziran*, naturel — même si un regard averti peut encore en percevoir toute la profondeur.

Il en va de même pour le thé. On travaille le geste, la précision, le rythme et les temps d'infusion. À force de pratique, ces éléments cessent d'apparaître séparément et forment un tout.

Préparer le thé, méditer et pratiquer le Taiji quan permettent ainsi de travailler les mêmes qualités dans des situations différentes. Chaque discipline approfondit les autres, dans la conscience comme dans le corps.

ENTRE RECONNAISSANCE ET RESPONSABILITÉ

En 2017, votre parcours a été raconté dans le film *Da Dao Taiji*. Comment avez-vous vécu le fait de voir votre histoire personnelle devenir le sujet d'un film en Chine ?

J'ai ressenti une grande joie et beaucoup d'honneur. Mon parcours est atypique et il ne s'agissait pas d'un simple film promotionnel : je ne vis pas de l'enseignement du Taiji quan et je ne dirige pas une école comptant des centaines d'élèves. Je n'étais donc pas choisi pour promouvoir une activité commerciale.

Le projet devait contribuer au dossier consacré à la reconnaissance du Taiji quan comme patrimoine culturel immatériel par l'UNESCO. Mon histoire permettait de montrer à la fois le caractère traditionnel de cette pratique et sa capacité à vivre au-delà de la Chine.

Au début, j'étais méfiant. Le projet était financé par des autorités locales chinoises et je craignais que le film ne devienne un outil de communication, qu'il transforme mon histoire ou y ajoute des éléments fictifs.

L'équipe m'a au contraire demandé d'écrire moi-même mon récit. Ma femme l'a traduit, puis le réalisateur s'est appuyé directement sur ce texte. Mon histoire et ma relation avec le maître ont été respectées sans qu'aucune version ne me soit imposée. Cela a beaucoup compté pour moi.

Cette même année, vous avez été désigné « Ambassadeur international de la culture du Taiji quan ». Qu'attend-on concrètement de celui qui reçoit ce titre ?

Ce titre m'a été décerné par une association consacrée à la recherche et à la culture du Taiji quan dans le comté de Wen, auquel appartiennent notamment Chenjiagou et Zhaobao. À ma connaissance, j'étais alors le premier Occidental à recevoir cette distinction.

Elle reconnaît un niveau de pratique, mais aussi une connaissance de la culture et de l'histoire du Taiji quan conforme aux attentes des institutions et des maîtres locaux. Elle vise à distinguer cette approche des versions uniquement sportives, commerciales ou historiquement arrangées au bénéfice d'une lignée particulière.

Il ne m'a pas été confié de mission obligatoire. Les personnes qui découvrent ce titre peuvent cependant me solliciter pour comprendre un aspect de la pratique, de la culture ou de l'histoire du Taiji quan. Mon rôle est alors de leur transmettre les éléments que j'ai reçus et, lorsque cela est nécessaire, de rétablir certains faits.

En juillet 2026, vous avez rejoint le Wen County Tai Chi Research Institute comme entraîneur supérieur et vice-président. Quelles missions vous ont été confiées ?

Cette nomination constitue une double reconnaissance. Le titre d'entraîneur supérieur, *gaoji jiaolian*, est une qualification technique et administrative portée par des maîtres de très haut niveau associés à l'Institut. Elle reconnaît donc d'abord mon parcours de pratiquant.

La fonction de vice-président est plus institutionnelle et particulièrement inhabituelle pour un Occidental au sein d'un institut chinois. Elle m'associe à des travaux de recherche et d'écriture sur le Taiji quan, notamment sous les angles scientifique, anatomique et prophylactique. Je souhaite en particulier travailler sur le chansijin et établir des liens précis entre les connaissances corporelles traditionnelles et l'anatomie.

Cette fonction me donne également accès à des archives historiques et culturelles consacrées au patrimoine du Taiji quan. Elle me permet donc de contribuer à la fois à la compréhension du corps, à la recherche historique et à la préservation de la tradition.

Cette double reconnaissance technique et institutionnelle modifie-t-elle votre rôle dans la préservation et la transmission du Taiji quan ?

Elle confirme d'abord que ma pratique est reconnue comme juste par plusieurs maîtres traditionnels de Chenjiagou. Autrement dit, elle atteste que ce que je transmets conserve les caractéristiques essentielles du Taiji quan reçu au village, sans être réduit à une version uniquement sportive ou simplifiée pour l'enseignement de masse.

La vice-présidence donne également davantage de poids à mon travail historique. L'accès aux archives me permet de m'appuyer sur des sources conservées et documentées, plutôt que sur des récits reconstruits pour défendre une école ou un intérêt commercial.

大道太极

编剧／严双军

导演／李永恒

陈立法

玛蒂尔（法国）



出品人：马宝安 总监制：刘振川 监制：周嵩 王俊涛
焦作市微电影协会 / 河南三水太极文化产业有限公司 出品
河南十方影音文化传播有限公司 / 温县太极拳研究院 联合摄制

Je ne dirige pas une grande école et je n'ai aucune raison de favoriser artificiellement une branche. Mon rôle est donc de transmettre ce que je pratique et ce que les sources permettent d'établir, avec le plus de fidélité possible.

Après avoir été pendant si longtemps celui qui recevait l'enseignement, avez-vous aujourd'hui le sentiment de devenir l'un de ceux qui doivent en garantir la continuité ?

Oui. Je continue à étudier, mais je suis désormais très heureux de pouvoir transmettre à mon tour cet art magnifique et mondialement connu.

La manière d'enseigner le Taiji quan évolue très rapidement, au point que sa substance elle-même peut parfois se transformer. Si je peux, avec d'autres, préserver les principes et les qualités qui constituent le cœur de cet art, tout en les rendant accessibles à de nouveaux pratiquants, j'en éprouve une véritable satisfaction.

TRANSMETTRE EN FRANCE

Comment transmettez-vous dans la région bordelaise un enseignement reçu dans un contexte culturel et familial aussi particulier ?

J'ai ouvert il y a environ dix-huit ans un petit club à Saint-Aubin-de-Médoc. J'y ai enseigné à un groupe de passionnés, qui a progressivement atteint un niveau très correct.

Après la pandémie de Covid-19, je n'ai pas retrouvé suffisamment de nouveaux élèves désireux de repartir de zéro. Les membres du groupe historique avaient déjà un niveau avancé. J'ai donc préféré transformer mon enseignement : plutôt que de maintenir deux cours hebdomadaires qui risquaient de devenir une simple animation, j'ai proposé un accompagnement plus ponctuel et personnalisé, en petit groupe, notam-

ment lors de plusieurs stages répartis dans l'année. Je travaille aujourd'hui avec des personnes qui souhaitent réellement apprendre et qui sont prêtes à s'investir en dehors des séances. Cette forme correspond davantage à la nature de ce que j'ai reçu.

J'enseigne également l'anatomie et l'énergétique chinoise au sein de la FFAEMC. Ces deux domaines permettent de créer des ponts concrets entre la physiologie, la structure anatomique, le corps énergétique et les pratiques martiales. Les stagiaires sont très intéressés par ces rapprochements, qui les aident à mieux comprendre leur propre pratique.

Peut-on réellement transmettre en groupe ce que vous avez vous-même appris dans une relation directe de maître à disciple ?

Non, on ne peut pas transmettre à un groupe exactement ce que l'on a reçu seul auprès d'un maître, encore moins lorsque cet apprentissage s'inscrit dans un contexte culturel chinois.

Cela reste néanmoins un art du mouvement. Face à un groupe réellement intéressé et investi, on peut en transmettre les principes de manière juste. On ne reproduira pas la relation maître-disciple, mais on peut légitimement chercher à préserver la qualité de l'art martial et du travail corporel.

Qu'est-ce qui peut être adapté aux attentes des élèves français, et qu'est-ce qui ne doit selon vous jamais être simplifié ou transformé ?

On peut adapter la place donnée au combat. Certains pratiquants aiment travailler les mouvements et les qualités corporelles sans souhaiter aller très loin dans la confrontation. Il n'est pas indispensable de construire tout l'enseignement autour d'un combat dur.

En revanche, on ne peut pas modifier les principes fondamentaux de la forme. Ces principes ont une finalité martiale, mais il est possible de les travailler avec justesse sans aller jusqu'à leur application la plus éprouvante.

On peut donc adapter la manière d'aborder l'art et le degré d'engagement dans le combat. On ne doit pas altérer ce qui donne aux mouvements leur structure, leur cohérence et leur sens.

Comment faites-vous la différence entre un élève curieux, un pratiquant assidu et une personne véritablement prête à s'engager dans cette voie ?

Un élève motivé travaille d'abord chez lui. Beaucoup de personnes assistent aux cours sans répéter les mouvements entre deux séances. Elles perdent alors le bénéfice du cours précédent, le professeur ne peut plus progresser avec elles et la pratique finit par devenir une simple animation autour des arts martiaux.

J'observe également l'intérêt porté à tout ce qui entoure la technique : l'histoire de l'art, les différences entre les pratiquants et les raisons de ces différences.

Mais seul le temps révèle l'engagement véritable. La progression se construit sur des années. La curiosité peut être immédiate ; l'assiduité ne se mesure que dans la durée.

La tradition suppose-t-elle nécessairement de reproduire le modèle que vous avez connu, ou doit-elle aussi évoluer pour rester vivante ?

La voie traditionnelle suppose d'avoir connu une véritable relation de maître à disciple. Elle relève davantage de la transmission que de l'enseignement.

Les maîtres chinois traditionnels ne sont pas toujours de bons pédagogues au sens où nous l'entendons en Occident. Ils peuvent en revanche être remarquables dans l'art de transmettre. Ils font passer un savoir par l'attitude, le geste, le silence et de nombreux procédés non verbaux qui mobilisent l'intelligence et la sensibilité du corps, de l'esprit et du cœur.

L'immersion dans le village joue aussi un rôle essentiel. Elle permet de rencontrer d'autres pratiquants ayant reçu cette transmission et de créer une émulation. Cette proximité aide à franchir certains seuils de compréhension et de pratique.

Un professeur peut naturellement dispenser un excellent enseignement à un élève assidu. Mais, à partir d'un certain niveau, la relation individuelle devient selon moi indispensable. On ne peut pas atteindre les degrés les plus fins de la pratique en suivant uniquement des cours collectifs.

Cherchez-vous aujourd'hui une personne à qui transmettre cet héritage de manière aussi complète que maître Chen vous l'a transmis ?

Je ne la cherche plus, car je l'ai trouvée assez tôt. Mon disciple s'appelle Nicolas Lelong et je lui enseigne individuellement depuis une quinzaine d'années, dans l'esprit de ce que j'ai moi-même reçu de mes deux maîtres.

Je lui ai transmis le Taiji quan de style Chen et la science du combat. Nous étudions également les textes et il pratique la voie du thé. Pour lui aussi, cet apprentissage est devenu un mode de vie. Son engagement lui a permis d'atteindre un très bon niveau.

Je ne pense pas disposer du temps nécessaire pour recommencer un parcours aussi complet avec une autre personne, d'autant que Nicolas continue toujours à étudier auprès de moi. J'accompagne néanmoins plusieurs élèves en cours particuliers. Sans aller aussi loin dans toutes les dimensions de la voie, ils peuvent recevoir un enseignement de qualité parce qu'ils sont motivés et travaillent personnellement.

LE CHEMIN PARCOURU

Quand vous repensez à l'enfant de huit ans qui commençait les arts martiaux, que reconnaissez-vous encore de lui dans le pratiquant que vous êtes aujourd'hui ?

Il m'est difficile de distinguer ce que j'étais avant les arts martiaux, puisque je les ai rencontrés très jeune. J'ai grandi avec eux et ils m'ont façonné.

Cette pratique exigeante et profonde, associée à la philosophie, m'a transformé progressivement de l'intérieur. Les arts martiaux ont fait de moi, en très grande partie, la personne que je suis aujourd'hui. Et cette transformation continue.

Quel a été le sacrifice le plus important demandé par ce parcours ?

Je ne parlais pas de sacrifice, car j'ai vécu tout cela par passion et avec plaisir, malgré l'exigence physique et mentale et les conditions parfois éprouvantes de Chenjiagou.

En revanche, ce parcours m'a souvent placé dans une certaine solitude. Enfant, je ne pouvais partager avec mes camarades ce que je vivais auprès de mon premier maître. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai ensuite voulu faire découvrir les arts martiaux à mes amis et que je les ai suivis dans le club de maître Tran.

Mais l'expérience du club restait sans commune mesure avec ce que je vivais dans la relation traditionnelle. Lorsque l'on traverse quelque chose d'aussi particulier et intense, très peu de personnes peuvent réellement le comprendre. Ce n'était pas un sacrifice, mais ce fut souvent un chemin solitaire.

À l'inverse, qu'avez-vous reçu qui dépasse tout ce que vous imaginiez trouver au commencement ?

Je n'aurais jamais imaginé être un jour accepté et reconnu par la famille et le clan Chen comme l'un des leurs sur le plan martial.

Un lien indestructible s'est créé avec mon maître, sa famille et d'autres pratiquants de Chenjiagou. J'ai été accueilli non seulement pour ma pratique, mais aussi pour la personne que j'étais. Ma propre famille est entrée dans cette relation : mes parents ont reçu le maître en France et ont eux-mêmes été accueillis plusieurs fois au village.

Cette appartenance humaine, plus encore que les titres ou la technique, dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer au commencement.

Après tant d'années d'étude et de reconnaissance, vous sentez-vous arrivé quelque part, ou avez-vous surtout le sentiment de mieux mesurer l'étendue du chemin restant ?

Je considère avoir acquis une pratique juste et authentique du Taiji quan de style Chen, avec les éléments qui le caractérisent : le chansijin, les déplacements et les connexions corporelles. J'en éprouve une réelle satisfaction.

On dit souvent que l'on apprend toute sa vie. Je nuancerais cette idée. Dans un système défini, il arrive un moment où il n'y a plus véritablement de nouveaux éléments à apprendre. En revanche, tout reste à perfectionner.

Je peux donc avoir atteint le terme d'un apprentissage, sans que le chemin s'arrête. Les possibilités d'amélioration sont presque infinies et deviennent de plus en plus fines. Il faut continuer à pratiquer sérieusement, rester sensible à des perceptions toujours plus subtiles et veiller à ne pas dévier. On peut aussi régresser ou s'engager dans une mauvaise direction.

Je suis arrivé au bout d'un chemin, mais ce chemin continue sous une autre forme.

Votre relation avec maître Chen a-t-elle évolué avec le temps, de la relation entre maître et élève vers une relation d'une autre nature ?

Je demeure son élève et son disciple. Mais une relation de cœur, presque familiale, s'est ajoutée à ce lien. Pour lui, je fais désormais partie de la famille ; pour moi et pour mes parents, il appartient également à la nôtre. Une profonde affection s'est construite avec le temps.



Si vous ne pouviez conserver qu'un seul enseignement reçu de votre maître, lequel choisiriez-vous ?

Je conserverais ce qu'il appelle « sortir le kung-fu ». Pratiquer les gestes et les mouvements du Taiji quan, produire de bons fali, développer un dantian ou un pengjin puissants et acquérir de l'habileté dans le tuishou sont des éléments importants. Mais ils ne constituent pas une finalité.

La finalité martiale consiste à faire surgir naturellement, rapidement et avec puissance une technique pertinente au cœur d'une confrontation. Toutes les qualités cultivées dans la forme doivent pouvoir se rassembler spontanément dans cet instant. Cette capacité est rare. C'est pourtant celle que maître Chen Lifa place au centre de son enseignement.

Que souhaitez-vous que vos élèves transmettent à leur tour, au-delà des formes, des techniques et de votre propre nom ?

Avant tout, la vertu. Elle doit émaner des arts mar-

tiaux, car elle constitue la base de toute pratique sincère et juste.

Je souhaite ensuite qu'ils transmettent une forme fidèle, ni édulcorée ni amoindrie, sans abandonner les exigences qui l'ont façonnée depuis des générations. Au-delà de mon nom, je voudrais qu'ils transmettent simplement une boxe juste.

Si vous deviez résumer votre parcours non par un titre, mais par une image ou un souvenir, lequel choisiriez-vous ?

Je choisirais l'image d'un Occidental assis dans une cour de Chenjiagou, partageant le repas des maîtres chinois et parlant avec eux, dans le respect mais d'égal à égal.

Cette scène résume le travail accompli et la confiance reçue. Elle montre qu'après toutes ces années, ils m'ont accepté comme l'un des leurs.

Un repas convivial, dans un village chinois, à la table de ceux qui pratiquent et transmettent cet art depuis des générations : voilà l'image qui résume mon parcours.

LE CHEMIN PARCOURU

« Avant tout, la vertu.
Elle doit émaner des arts
martiaux, car elle constitue
la base de toute pratique
sincère et juste. »

MATTHIEU TACHON
www.chentaijiqian.club
Images : © Matthieu Tachon



Propos recueilli par le Comité Régional
Nouvelle-Aquitaine de la FFAEMC
<https://faemc-nouvelle-aquitaine.fr>



Un parcours entre Bordeaux et la Chine,
construit dans la fidélité à un maître, à une
famille et à une tradition vivante.